

Tric Trac
Pigeon

Sommaire

Notre invité : Pierre Ouellet

Le premier venu (extraits)	9
Dépôts (extrait)	11
Trombes (extraits)	12
Où suis-je ? Paroles des égarés (extraits)	14

Pigeon

Justine Boulanger

Le voyageur	19
-------------------	----

Virginie d'Amours-Licatèse

Je suis pigeon	20
----------------------	----

Geoffroy Delorey

Génicide	21
----------------	----

Marianne Desrochers

Gerçure profonde	22
------------------------	----

Gabrielle Duchesne

Le mendiant et l'archet	23
-------------------------------	----

Marie-Ève Groulx

Un cri d'où tombent des pigeons	24
---------------------------------------	----

Louis Harvey

Roucoulement au square	25
------------------------------	----

Robin Kowalczyk

Pigeon d'avril	26
----------------------	----

Chloé Leclerc-Gareau

Le cadeau	27
-----------------	----

Judith Morin

Pigeon roulette	28
-----------------------	----

Stéphanie Paradis

Neuf heures trente-cinq	29
-------------------------------	----

Étienne Plante-Tremblay

Le pigeon mort	30
----------------------	----

Frédéric Potvin

« Viens Pigeon ! Viens »	32
--------------------------------	----

Textes divers

Maolie Bélisle

Sanglot	37
---------------	----

Antoine Dumas

Derviche	38
----------------	----

Jonas Fortier

Dieu et caetera	39
-----------------------	----

Laurence Lallier-Roussin

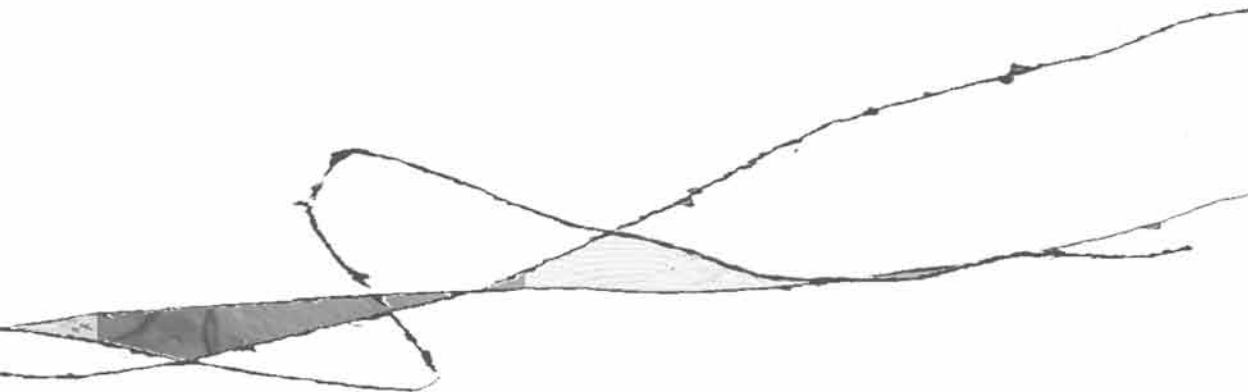
Chocolat	41
----------------	----

Frédérique Landry

Le thé de six heures	43
----------------------------	----

MAGIE BLANCHE MAGIE NOIRE FONDUES DANS UN
BUILDING À DUBAÏ EMBLÈME DE NOTRE INERTIE ET
MOI JE FIXE MÈRE À LA COURSE DANS LES RUES SUR
LE PORTRAIT DE GRAND-PÈRE PIQUÉ AU DÉPANEUR
DU COIN PIERRE OUELLET TES IDÉES BALLOTTENT
AUTOUR D'UN TORRIEU DE RIMBAUD À MARDE
(NE L'ÉCOUTE PAS) ATTEND LA CONSTELLATION
DES NIDS-DE-PIGEON SUR LA ROUTE LE CRI D'UN
CYCLISTE M'ÉTOUFFE LÀ QUAND JE SUIS AILLEURS
LES CORPS SANS HOMMES VIENNENT DANS UN
MANTEAU DE PLUIE ME FONT PRISONNIER DE
PRAGMATISME CACHÉ JE TE SOIGNE L'AILE JE TE
VOMIS DANS UNE TASSE TROUÉE BEC ET PLUMES ET
CAETERA GRISER LE MAL SOÛLER LE TEMPS.

La rédaction





Notre invité

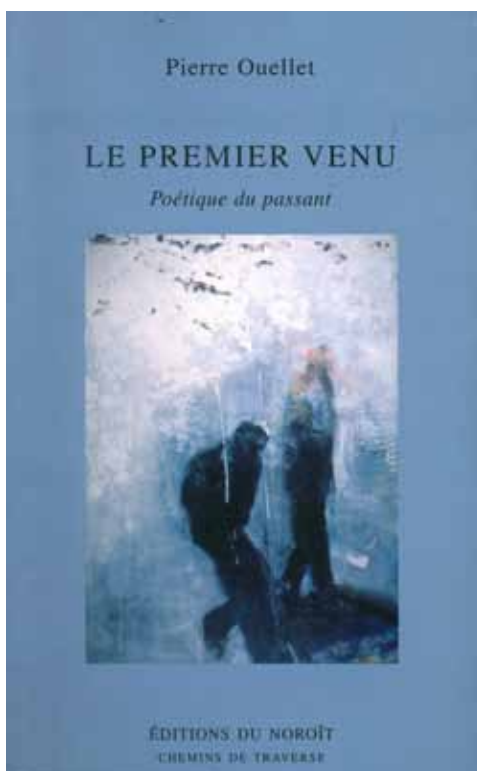
Pierre Ouellet



Le premier venu

(extraits)

Mon propre air ne me suffit pas pour respirer : j'ai besoin de l'air des autres, d'un autre, d'une autre, pour que mon souffle se renouvelle dans mes poumons avec des mots qui ne m'appartiennent pas, auxquels je me donne ou me prête, avec une voix étrangère soudain familière qui prend la place de la mienne dans le fond de ma gorge, avec une parole que je ne comprends pas mais dont je subis le charme et la force jusque dans les battements de cœur qu'elle accélère entre mes côtes. J'ai besoin d'entendre bruire mon sang dans la voix des autres : il rend un son si étrange que je me demande si ce n'est pas un flux de mots insignifiants qui coule dans mes artères et un sang puissant qui pulse dans cette voix que je ressens comme un coup au cœur, bien plus que je ne l'entends.

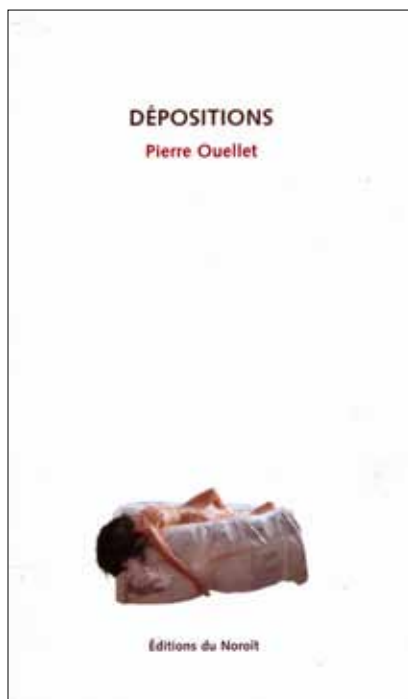


Le poème ? un maléfice. On l'a jeté sur le papier comme on jette un sort. Non au lecteur, mais au Malheur, au malheur en personne : cette personne morale, comme on dit, immorale s'il en fut. *Persona non grata*, le malheur humain, partout où on ne l'attend pas et le désire encore moins, sinon secrètement. Magie blanche, magie noire, fondues dans cette grisaille où l'on ne distingue ni bien ni mal, gyrophare d'ombre et de lumière dans la centrifugeuse de l'être où tout tourne si vite que le bonheur tourne au malheur comme la chair tourne en poussière. Écrire : griser le mal, souler le temps. Endormir la misère, dans un réveil de la conscience ivre d'elle-même, qui ne se reconnaît que dans ses rêves. On devrait inscrire sur la page de garde de tous les livres de poésie : WARNING. Attention : danger. Chaque phrase est un avertissement : l'insensé arrive et la nuit tombe. Préparez-vous à recevoir le Temps, qui n'entre en vous que par le passé, son côté sombre, où la mémoire vous bouche l'avenir avec des remords plus lourds que les malheurs qu'elle vous rappelle à coups de rimes répétées.

Dépositions

(extrait)

tu couches dans le lit du feu :
des bêtes de braises
montent dans ton dos. Fumée nue
sortie du rêve que tu fais chaque nuit
d'un monde qui se consume en mots :
tout apparaît pour vrai, plus réel qu'une guerre,
plus solide qu'un os :
la chair empanachée des grands rennes blancs
qui courent en hennissant devant les flèches
que tu leur lances comme des paroles en l'air,
des baisers brûlants. Tu dors
dans le foyer qu'allume
ton sommeil de plomb
pour éclairer chaque rêve où tu te
réchauffes parmi tes bêtes
féroces : elles re-
prennent vie dans la chaleur
des cendres, dans la lumière des os

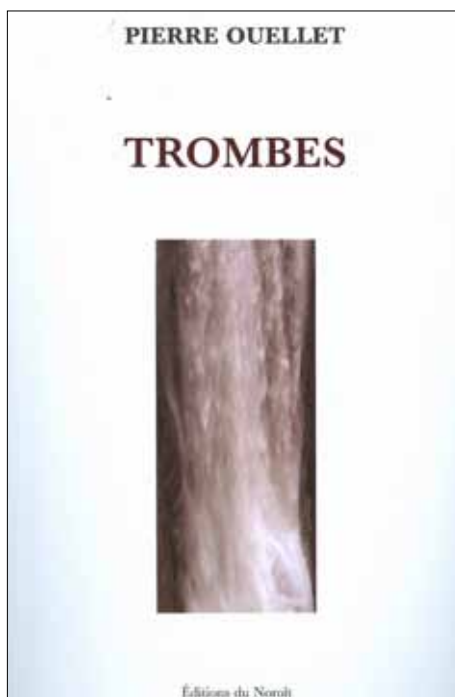


Trombes

(extraits)

tu baisses la voix dans le monde pour l'é-
lever dans
la langue le cri plan-
té droit en terre et jus-
qu'au ciel un arbre de
gorges nues de lèvres tendres aux racines comme
des ventres tu trans-
plantes dieu parmi les hommes une greffe de
mots vifs sur les
langues mortes une bou-
ture nue de chair à jour sur des
bouts d'os en travers du
palais on trouve dans
sa bouche l'épine le noy-
au noir de l'air qu'on ap-
pelle mot prière
l'amande amère l'oïnt a-
valé la ci-
guë lente le sang qui coule dans les artères
fuyantes de l'être em-
brassé partout trans-
fusé

je me repens de
mes morts dans chaque
mot que je laisse sur
la table pour dire en ca-
resses d'air en frô-
lements de sens que je pars chaque
matin pour une nou-
velle vie je prends la route des morts où
j'habite au cours de
ces heures passées au-
près de toi à te conter une
par une leurs histoires in-
finies : ils se lèvent
dès l'aube leur ombre sur
leur corps auprès de dieu au bord de
l'abîme ils vont et viennent entre les
collines de l'a-
rarat au gol-
gotha par le thabor le si-
naï pour arriver jus-
qu'ici dans un tel
fracas que c'est en
lettres de feu dans le ciel o-
rageux que leur
nom d'homme résonne sur terre
comme les
prénoms de dieu

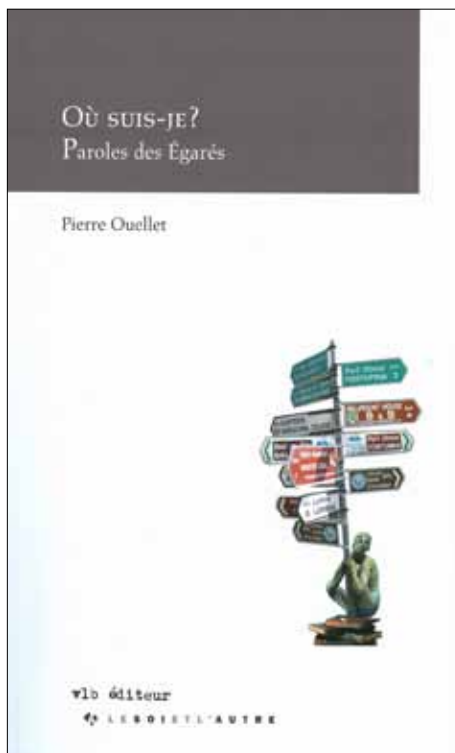


OÙ SUIS-JE ?

Paroles des Égarés

(extraits)

Où suis-je quand je lis ? Où suis-je quand j'écris ? Dans tel livre, sur ma page ? Dans ma tête, dans mes pensées ? Dans celles des autres, auteurs ou personnages ? Dans la langue, les phrases, les mots ? Dans le monde encore, le réel, le vrai, la vie ? Je suis perdu, ne sachant plus ni qui ni où ni quand je suis, j'étais, je serais... pourtant sûr d'être, mais d'être quoi ? Je suis bien plus là quand je suis ailleurs... sans y être pour vrai, qu'au moment où je suis ici, à vivre ou exister, à vivoter. Je suis plus présent que jamais quand je m'absente pour lire ou pour écrire, mais présent à qui, à quoi, en quel lieu et en quel temps ? Présent à tout ce qui n'est pas là, que je fais venir à l'existence par ma seule présence à cela : écrire, lire, l'acte de parole érigé en acte de naissance, le pacte avec la langue, le silence, la pensée... qu'on signe dès l'origine quand on ne vient au monde qu'à moitié, l'autre attendant le verbe et son phrasé pour se faire chair, venir au jour, voir la lumière. L'espèce de coup de dé qu'est sa venue au monde en tel lieu et à tel moment, où tout s'arrête pour l'éternité, son origine, sa destinée, son lieu natal, son époque et son identité, se trouve d'un coup rejoué dans cette naissance à la parole, où tous les dés sont relancés, dans une violence sans nom, roulant pour le reste de ses jours et de ses nuits, amassant mousses, cendres, poussières, tous les reliefs du temps qui passe, sur lesquels ils repassent sans cesse, réinventant le destin, recréant le hasard, reconstruisant le temps, l'histoire, la vie.



L'intempestif : ce qui contrarie les prévisions du temps, où tout semble au beau fixe, et nous surprend par son impertinence, son insolence, son effronterie. Quelque chose jure à l'horizon, qui nous frappe, nous éblouit : une vilaine tache dans un ciel bleu, une vive lueur dans un jour gris, un nuage noir, une éclaircie, un météore extravagant que rien n'annonce et personne ne prédit. Une petite tornade se lève, qui va rebrasser les cartes du Temps, un ouragan se réveille, qui balayera les restes diurnes d'une Histoire où l'Homme s'est endormi au cœur de ses rêves les plus troublants. Tourmente, bourrasque, coup de chien, gros temps, l'intempestif survient avec fracas parce qu'on ne l'attendait pas : il nous heurte, nous marque, nous choque. Un froid soudain qui nous saisit, une forte chaleur qui nous empoigne : la fièvre s'empare du ciel et de la terre, puis gagne l'histoire, qui se met à trembler, à frissonner, sous la démente des éléments qu'un faible grain, mais imprévu, intempestif, comme celui qui bloque les rouages d'une machine pourtant bien huilée, provoque et déclenche, entraînant à sa suite les grands typhons et les raz-de marée.



Pigeon



Le voyageur

Justine Boulanger

(Ne le regarde pas)

Il fait le chemin tous les jours : mêmes routes, mêmes poteaux, mêmes lumières. Il est sur son vélo en automne, en été, au printemps, en hiver par temps doux. Sinon, il marche ou prend l'autobus. Toujours sur la même route. Il porte ses souliers bruns depuis maintenant trois ans chaque jour.

Il fait le chemin entre son domicile et son travail, tous deux sur la même route, aux opposés de la ville.

(Ne l'écoute pas)

Il travaille à une table, assis sur une chaise dans une pièce, et il y va tous les jours pour huit heures depuis dix ans, dans le même bâtiment gris avec les mêmes gens en prenant le même ascenseur, tous les jours.

Il travaille avec des feuilles, des chiffres, parfois une calculatrice ou un ordinateur. Il ajoute, il soustrait, il multiplie et il divise. Il marche, fait un signe de tête au chauffeur de bus à l'occasion.

Il travaille dans un bureau où il est seul. Il vit seul, se déplace seul. Il fait son épicerie une fois par semaine, va gonfler ses pneus à la station-service au coin de la rue. Avec le temps, on ne dit plus bonjour ni merci.

(Ne lui parle pas)

Il fera le même chemin, s'achètera d'autres souliers bruns, remplacera des pièces de son vélo, vivra dans la même maison à l'opposé de son travail. Il arrêtera de prendre l'autobus, se limitera au vélo, marchera dans des conditions extrêmes. Un jour, il ne rentrera pas au travail, se rendra jusqu'à une autre rue. Plus tard, il ne retournera pas chez lui.

Je suis pigeon

Virginie D'Amours-Licatèse

Et pourtant.

Quand je clignote dans des images différentes, je reste. Je reste de bois, de bois comme on en voit dans les chalets suisses. Je reste brûlante. Je reste dans la vitre surchauffée d'un building à Dubaï. Je suis de feu, de soufre et de carbone.

Comme je ne suis jamais restée dans les ombres qui enlacent les passants. Je traîne vers des horizons qu'on ne connaît pas. Je reste dans vos bras, sous vos pieds et vos aisselles.

Dans les girations de poussière pleines de taches de sable rouge. Le vent m'emporte. Je suis de la vapeur en rafale.

Des lumières en klaxons et des relents lourds, je m'emporte en roulant mon humeur.

Je fuis et je reste. Lourde,
pourtant.

Génicide

Geoffroy Delorey

Un ciel contre un champ.

Dans le ciel, des bustes de maîtres, de génies, de virtuoses : des figures d'argile qui me jettent de l'ombre et me cachent le soleil. Calvaire.

Dans le champ, moi armé jusqu'aux dents. Tacatacatatac! Prends ça, Mozart! Ostie de criss d'enfant prodige de Tacatacatatac! Pow! Pow! Tric Trac, Pow Pow Pow! Ça c'est pour toi, torrieu de Rimbaud à marde qui a arrêté d'écrire à l'âge (*Fuck!* je sais pas quel pronom relatif mettre là pour référer à «âge»... *Où?*) j'ai commencé! Pow! Pow! Bang! Taratatatatata! Je vous mitraille avec ma carabine à plombs, mon *shotgun* et ma semi-automatique. Il pleut des éclats d'argile et des noms d'artistes célèbres.

Le ciel grouille encore et j'échoue à me tailler une place au soleil.
Au champ, je n'ai jamais eu de visou. Je rajuste mon tir. Tacatacatata.
Taratatata. Sans résultat.

Le ciel et le champ sont recouverts d'argile.

Gerçure profonde

Marianne Desrochers

Givre incessant

Nos jointures perdues dans la froideur de l'hiver

Nos doigts figés emblème de notre inertie

Ton souffle raide

Mon cœur sclérosé

Tu as peur

Peur que notre sonate hivernale fonde

Mon corps se laisse manipuler

Ta main creuse les profondeurs

Une frondaison givrée surgit de mon ventre

Tu restes là

Mes spasmes d'aujourd'hui

Engloutis dans ton piège

Me feront devenir demain

Un pigeon d'argile

Le mendiant et l'archet

Gabrielle Duchesne

L'écho d'un violoncelle transperce les conversations des promeneurs. Le soleil s'assoupit sur la première belle journée du printemps et teinte le ciel de mauve. Ça fourmille dans les rues, comme les soirs de juillet. Les gens sont légers, libres ; ils parlent en riant, tiennent l'avenir entre leurs mains. Probablement croient-ils au bonheur. Il fut un temps où je désirais être libre moi aussi. L'archet déchire l'air de ses élans nostalgiques. Assis sur un banc du carré Saint-Louis, je me laisse glisser sur la mélodie. Je ferme les yeux et le vertige me prend au ventre. J'erre dans mes souvenirs comme j'erre le jour dans les rues. La musique m'enveloppe, elle me carapace contre ces gens qui habituellement me méprisent. Des fragments de vie émanent de ma mémoire à chaque note poussée. Ils viennent dans un manteau de pluie, de neige parfois. Il semble que je peux encore sentir le froid de l'hiver et la solitude qu'il fige en moi. L'archet se soumet à ma peine et nul ne semble le remarquer. On marche sans s'arrêter, insouciant, tandis que le violoncelle joue pour moi. Il joue mon chagrin, le porte dans sa mélodie, déployant ses harmonies. Ma tristesse frissonne sur les cordes de l'instrument, voyage entre les arbres et chatouille leur feuillage. Elle caresse les oreilles des passants, anonyme, s'infiltré dans leur mémoire sans même qu'ils ne la soupçonnent.

Il fait presque nuit quand j'ouvre les yeux. Un voile de perles embue le parc. Les nuages informes dessinent des taches sombres dans le ciel. La violoncelliste a cessé de jouer. Elle s'affaire à remettre l'instrument dans son étui sur lequel scintillent des arabesques dorées. Me serais-je assoupi ? Elle me regarde brièvement, puis me sourit, sans intention, sans prétention non plus. Juste un sourire doux, gentil. La musicienne referme l'étui dans un petit claquement étouffé. Les quelques pigeons près de la fontaine s'envolent en battant confusément des ailes.

Un cri d'où tombent les pigeons

Marie-Ève Groulx

Dehors, les chiens jappent. On entend en sourdine le son rauque de leur plainte percer l'absence de bruits. À travers les carreaux, on ne voit rien. Le noir s'insinue dans les moindres recoins, fait trembler la mèche de la chandelle. Mère se tient près du poêle, loin de moi, près de l'eau qui bout ; qui ne somnole qu'en apparence, qui nous nargue, Mère et moi, par son silence. Ce silence qui s'empare du noir et le fait sien, ce silence qui amplifie le jappement des bêtes. Je regarde Mère. Je suis des yeux sa respiration, m'accrochant à ce rythme. Mère, je t'aime ! Mère, où donc est ce temps où nous n'étions qu'un ? Mes poumons, mon ventre, mes mains, regarde-moi ! Mes poumons, mon nez, mes pieds... Mère !

Mère fixe la bouilloire. Et moi, je fixe Mère. La flamme vacille, se recroqueville. Je suis Mère et la flamme à la fois, je suis le noir des murs et les carreaux craquants, je suis une bête qui jappe. Assez ! Assez ! Ce silence de fonte me tue, m'opprime. Assez, Mère, assez ! L'eau dort, tu ne la lâches pas des yeux, mais elle te nargue, alors que moi... moi je vis ! Et je crie plus fort, je hurle, MÈRE !, comme un saint qui jouit, MÈRE !, comme une tête dans des forceps, comme mon cœur qui se déchire...

Mais Mère m'ignore, enveloppée dans la vapeur de la bouilloire, les oreilles bourdonnant à cause du sifflement strident. Elle ouvre l'armoire, en sort une tasse. Tranquillement, elle s'assoit. D'un panier tout près, elle retire deux pigeons à déplumer.

La mort, le silence, les chiens, la fonte et l'eau... tout me poignarde pour un rien.

Mère ne dit pas un mot : elle dépèce les bêtes.

Roucoulement au square

Louis Harvey

J'ai un début d'été
Dans l'œil femme femme
Bec et plume dans l'œil
Dans la gorge
Bec et plume et jambe de brune

Ma chatte guette
Les oiseaux
Je guette
Les passantes
Qui roucoulent
Sans bruit je guette
Leur duvet femme femme
Leurs ailes qui
M'invitent au nid

Mes mains puent le début
D'été et les passantes sortent
À la course dans les rues

Je guette les rues
Les filles
Qui couvent jalouses
Tous les pigeons du square

Femme femme mes mains puent
Et me rappellent la neige

Pigeon d'avril

Robin Kowalczyk

Les pigeons urbains se laissent approcher. Ne soyez pas attendris : ils ne le font pas par attachement aux humains. Un jour, leur malveillance m'est apparue. Je marchais avec mes camarades, exalté à la sortie d'un cours. Le printemps prématuré nous faisait discuter de projets d'envergure. Un pigeon picorait des débris sur le trottoir devant nous. Il a redressé la tête à notre approche. Nous ignorions que son sphincter se relâchait. Évacuant ses fientes comme un être ignominieux tend son piège, il s'est dandiné hors de notre chemin. Sur la bouillie mi-verte mi-blanche, j'ai glissé. J'ai entrevu le vil volatile s'échapper par une ruelle, roucoulant de contentement. J'ai entrevu les visages renversés de mes amies. J'ai entrevu la carrosserie maculée d'éclaboussures d'une voiture stationnée tout près. Mon crâne l'a percutée.

Mon souvenir du trajet en ambulance est confus. Je peux seulement raconter qu'il a été douloureux, les nids-de-pigeon sur la route faisant cahoter le véhicule. Je me suis réveillé dans une chambre aseptisée au son de la radio. Elle émettait les piaillements de Cœur de Pigeon. J'avais un voisin de lit, blême et odorant. J'ai observé sa table de nuit et constaté qu'il lisait *Anne et la maison aux pigeons verts*. À son réveil, nous avons échangé nos histoires entrecoupées de gémissements. J'ai appris qu'à force de consommer la chair des pigeons, le moribond souffrait d'un cancer colorectal. Quand la force de parler nous a manqué, la télévision au coin du plafond était là pour nous divertir.

Un reportage nous a interpellés. Le drame avait eu lieu sur Pigeon IX. Celui qui devait opérer bientôt l'arrière-train de mon voisin se trouvait dans le coma. À bicyclette, le chirurgien avait frappé un pigeon en plein envol : on doutait que l'homme rouvrirait un jour les yeux. En direct, nous avons vu des fientes pleuvoir sur la civière qui le transportait. Quant au pigeon, il allait obtenir congé de l'hôpital quelques heures plus tard.

C'est peut-être lui qui, toutes les nuits depuis, a becqueté notre fenêtre. J'ai été un vrai pigeon de croire à l'innocuité des volatiles de ville.

Grand air

Chloé Leclerc-Gareau

Mes poumons sont trop petits pour tout l'air dont j'ai besoin. La rue m'étouffe, les passants m'étouffe, ma musique m'étouffe, le bruit des voitures m'étouffe, le cri d'un cycliste m'étouffe, j'arrête sur le côté, j'étouffe.

J'ai beau prendre de grandes respirations, ça ne sert à rien. L'air est vicié.

Un pigeon me pile sur le pied, attend.

Je rapetisse jusqu'à ne faire que quelques centimètres. Le pigeon lève sa tête vers moi, sourit. Je me hisse sur un mégot et grimpe sur le dos du volatile.

Aussitôt, il déploie ses ailes et s'envole. J'ai à peine le temps de m'agripper à ses plumes : je regarde autour, nous sommes déjà au-dessus des toits des bâtiments, et nous montons de plus en plus haut. Nous nous posons aux côtés de centaines d'autres pigeons. Certains s'ébrouent, d'autres dorment, mais la plupart picore des bouts de nuages.

Un grondement. Un pigeon a becqueté trop fort : le nuage explose.

En bas, la pluie nettoie tout.

Quant à moi, je respire mieux.

Pigeon roulette

Judith Morin

À demi camouflé derrière une balle de foin ronde, je chuchotais : « Bleu-Blanc-Rouge-Vert-Mul-ti-co-lor-e-au-nom-de-la-lou-a-ça-ne-sera-pas-toi. » Alors j'abattais le volatile. C'était l'été de mes 7 ans. J'avais volé à mon cousin sa carabine à plombs, qu'il dissimulait dans le vieux hangar derrière la maison. Je connaissais bien tous les coins et recoins de la propriété de ma tante parce que j'étais laissé à moi-même la plupart du temps, trop jeune et trop fragile pour travailler aux foins avec les autres. Il fallait bien tuer le temps, et les corneilles par la même occasion. Et quand le temps est bien long, il arrive d'étirer le plaisir.

Les autres saisons passées en ville ne me tenaient pas plus occupé, aussi ai-je découvert que le pigeon était un animal merveilleux à chasser. Mon arme (un lance-pierre en plastique aux couleurs fluo piqué au dépanneur du coin) me permit de perfectionner diverses techniques de lentes mises à mort. Les années qui suivirent se résument en exécutions alternées de corneilles-pigeons-corneilles-pigeons...

Même si la torture avait ses attraits, rien ne me fascinait plus que l'envolée des pigeons survivant à mes tirs. Il me semblait voir s'élever dans le soleil un éventail de couleurs, un arc-en-ciel de plumes paniquées. Les corneilles aux teintes ennuyeuses ne suscitaient jamais cet émerveillement. C'était cependant un sentiment assuré en présence des pigeons. Aujourd'hui encore, il m'arrive de songer à ces oiseaux qui, au contraire des chats nocturnes, ne sont pas tous gris.

Neuf heures trente-cinq

Stéphanie Paradis

Les échafauds du rêve
se disloquent
et tombent avec fracas
sur l'oreiller

L'heure avance

Le ballon d'essai
mitrailleur
tâte le pouls
de ses victimes

L'heure dépasse

Une larme
chaude
dans une tasse
trouée

L'heure tourne

L'heure tourne

Les couleurs
ne comptent plus
ni les oiseaux

Sur elle-même

De toute façon
je n'ai plus de sourcils
depuis longtemps

Tourne

Le pigeon mort

Étienne Plante-Tremblay

La cloche retentit. C'est la fin d'un autre moment. Je l'avale comme les autres. Dans les méandres de déchets de la ruelle, un pigeon mort. Gris, mouillé, il me donne la nausée, horreur !

Il m'offre son ventre, ses entrailles, son savoir, Dieu ! Je m'agenouille dans l'eau et le dévore. Son sang tiède et aigre se dépose aux coins de mon sourire. J'ai goûté ce moment, je l'ai dégusté !

La honte. Barbare, elle envahit mon crâne. Sors de mes tripes, ton savoir m'est inutile ! Je te vomis.

Lumière dans l'ombre. La ruelle est vide. Le coin de rue passé, la porte s'ouvre.

Je m'assois et commande trois cafés. Je goûte le premier, comme une platitude au masque de plaisir. Le flot parfumé balaie les restes de caillots rouges entre mes dents. Un nouvel instant s'installe.

La cloche de la porte du café tinte. Une femme entre et se secoue. Tous se retournent, personne ne voit : animaux. Elle s'assoit, trempée, son manteau dégouline :

— Puis-je ?

Son visage ridé m'effraie puis m'attendrit :

— Oui !...oui.

Elle se dévêt et prend place comme si elle s'apprêtait à me faire la leçon. En croisant ses bras gras et mous sur la table, elle ajuste son collier de grosses perles blanches, son béret de velours gris trônant sur ses cheveux grisonnants. Je la fixe ; elle me scrute. Son sourire me fait peur :

— Le café est-il bon, ici ?

— Ici ou ailleurs, c'est pareil, c'est du café.

Puis en gloussant, elle roucoule :

— Oui, oui, tu as raison. Le café, c'est comme la vie. Mais ce café-là, il est bon ?

Elle désigne mon dernier café. Je détourne le regard.

— Il a le même goût que le premier. Mais le premier était meilleur.

— Pourquoi ?

— Parce que c'était le premier... Je l'ai bu avidement.

Cette réponse semble lui suffire.

— Mais j'apprécie peut-être plus le troisième.

— Pourquoi ?

Elle secoue l'eau perlant à ses cheveux avec un frémissement étrange.

— Parce que c'est mon dernier, j'en profite plus. Chaque café est comme l'instant d'une vie... On le goûte et on l'oublie.

Et elle me coupe brutalement, en se penchant vers l'avant et en baissant le ton :

— Les pigeons aussi.

— Quoi ?

— Tu y as goûté ? N'as-tu pas goûté l'amertume de la vie ? N'en as-tu pas dégusté l'ironie, le non sens ! N'avait-il pas le même goût que ces cafés, la même odeur âcre que mon haleine ?

— Oui.

— Laisse-moi te dire ceci. Le Pigeon est l'être le plus près de l'Homme. On rencontre tous notre pigeon un jour ou l'autre. Mais il n'y a pas toujours d'échanges. Tu as bien fait.

— Quoi ?...

— Tu as goûté ce moment. Tu as entendu ses paroles.

Soulagée et satisfaite, elle pousse sur la table de ses bras tremblants et se lève. Elle remet son manteau encore mouillé. Elle me regarde et marche lentement vers la sortie. Se retournant à moitié, elle lance :

— As-tu goûté notre moment ?

Puis elle s'efface dans la pluie de mars.

Frédéric Potvin

«Viens, Pigeon! Viens!» Le pigeon, indifférent à mes appels, continue de fuir. Il becquette une plaie sur son aile droite. Je poursuis l'oiseau, hurle, insouciant.

— Viens, Pigeon. Viens à moi, petit colibri, que je te soigne l'aile. Que je te caresse le plumage. Si tu ne veux pas, tant pis! Je te plumerai au complet, en entier comme un poulet. *Chicken!* Couard, ne te cache-cache pas. Rejoins-moi. N'aie pas peur. Colle-toi mon coco. Roucoule dans mes petits bras. Sinon je te désosse et te mange tout rond. J'ai le ventre assez gros, assez large pour toi, mon Pigeon, une bouchée et plus rien.

J'empoigne sa vie, toute en palpitations, la serre bien fort. Pourquoi cet oiseau, de basse réputation ne joint-il pas mon clan et ma patrie? Je postillonne ma rage sur ses plumes, l'enserme trop fort, il gémit, pleurniche.

— Cesse de pleurer, bébé. Qui? Qui? Toi? Non, non. Tu n'es pas un poltron, un mangeur de par la racine. Laisse-toi faire, mon rococo. Cela te calmera. Tu m'aimeras tellement que tu seras enceint de moi sans rien. Comme la Vierge. Mille corolles pour toi, mon chéri. Mais j'oubliais, fille ou garçon? Pas important, mon beau Pigeon, je te changerai le sexe pour que cela convienne.

L'oiseau se démène dans mes mains, comme un fou. Il pince ma peau tendre. Il tente son évasion, en vain. Je le garde, il est à moi. Je le cajole encore. Qu'il reste ou il mourra. Cela ne pénètre pas dans sa cervelle de moineau. À ses côtés, j'ai l'air légère, vaine, cela m'attriste, me fait perdre pieds et tête. Je hurle, me fâche : «Tiens-toi tranquille. Tu es libre. Tu t'émancipes en restant avec moi. Ne me jette pas ces regards glorieux, ton front n'est pas ceint d'épines. Si tu me quittes, un chat te mangera. Alors, vois mes fines mains comme le tremplin de ton salut.»

Maintenant, je le tiens par les ailes, au-dessus de moi. Face au soleil, le saluant, il paraît angélique, surréel. Il se débat encore, s'obstine, augmente mon trouble. Pourquoi cherche-t-il à me fuir ? Pourquoi ne se greffe-t-il pas à ma robe ? Je le suturerai à ma poitrine, pour qu'il me réchauffe, l'hiver, pour le protéger du béton et des gros sans cœur quatre roues motrices. Mes mots doux et mes baisers ne l'émeuvent pas : ils le rendent amer, agressif, le poussent à la violence. Le pigeon se dérobe à mes doigts, glisse au sol. Un chien l'enserme dans sa gueule, l'emporte. J'ai encore une plume unique pendue à mes cheveux. Je suis seule, sans duvet et je ne pleure pas.



Textes divers



Sanglot

Maolie Belisle

J'écoutais, troublée par les hurlements du piano. J'entendais *ses* doigts marteler brutalement chacune des touches. Je souffrais pour eux – doigts comme touches.

Elle était absente. Rien ne *la* retenait, rien ne pouvait arrêter *sa* rage, maintenant. Sous les gémissements du piano, *elle* quittait ce monde pour atteindre le paroxysme du désarroi. *Son* regard, assombri par son trouble et fixé sur le portrait de *son* grand-père, s'intensifiait au fil du crescendo rythmé par le battement désordonné de son cœur. Et pourtant, étrangement, *ses* yeux semblaient si vides.

Lorsqu'une note sonnait mal, *elle* en frappait une autre, comme si *elle* cherchait à la punir. *Ses* lèvres frémissaient sous le coup d'ordres inaudibles auxquels *ses* doigts cherchaient à obéir. Malgré la brusquerie de *ses* mouvements, on pouvait sentir la mélancolie, la tristesse *l'envelopper*.

Sa main s'écrasa subitement sur les touches, comme pour mettre fin au martyr du piano. Je ressentis aussitôt un soulagement pour les pauvres touches meurtries. *Sa* respiration irrégulière accompagnait les échos en avalanche des derniers sanglots de l'instrument.

Derviche

Antoine Dumas

loin des mains qui prennent dans ma tête
mes oreillers remués de l'intérieur
et les os pris dans l'instant, dans le matelas éventré
les draps repoussés et la poitrine ouverte
j'attends la constellation alignée au bout de ma rue

et les mains qui prennent leur temps
dans ma tête, les parcelles d'Orion
allongées de tout leur long, croissantes
sombrement qui étendent
leurs membres lourds de lumière

le cœur en caverne et son galop
immobile vers l'espace
le plus grand impossible
la source indicible
d'où la parole prend son temps
et l'hysope de ses dents

Dieu et caetera

Jonas Fortier

Et la chair sous les lèvres et les yeux dans les yeux et les perles d'outre-langue
au milieu des ventres en fusion et toutes les nuits chevauchées par quatre
cents mains quatre cents rébellions

Et la danse des réprouvés
Et les formes envolées profilées
Qui s'attisent

Ainsi noir
Tout serait blasphème contre
L'ombre de Lui et caetera
Puisque tout n'est que réunion
Entre l'homme et lui-même

Mais moi qui me
Contreplaque sous les parvis
Sous les vœux
D'une Rome hivernale
Moi mon âme déshabillée
Je baise la terre en feu
Et non le ciel à genoux

Je ne crois ni au mal ni à la chasteté ni à la peur ni au péché ni aux promesses
ni à l'obscurité je ne crois pas aux mots ni à leur silence car je crois la mort
aussi simple que la vie

Le SACRIFICE est
Mensonge et crime
Envers l'homme et l'amour

Tous les corps sans chair sans lèvres sans cheveux sans ventre sans mains
Les corps sans homme
Tous les corps en sang
Mènent à
Dieu et caetera

Moi
Rien n'est noir
Ma peau copie carbone
De toutes les peaux
Moi ma survie en jouissances
Je baise
Le ciel
Quand il est la terre
La terre
Quand elle éjacule

Que vienne
Me prendre l'ange
Des steppes
Mes étreintes
Seront falaises
D'où tombera le fantôme
Comme à présent
Le poème faux

Chocolat

Laurence Lallier-Roussin

en cherchant mon chemin, je me suis arrêtée, le souffle court
perdue quelque part dans notre désir bipolaire de corps et de rien
remontée à la source de notre relation sérieuse comme un cœur inerte

j'ai décidé que tu me dérangeais
que le souvenir de nous, haletant, m'était irrespirable
nous, les entrechocs
nous, plongés dans nos amours fébriles, hilares
nous pour qui la puérilité s'oubliait

naguère
je te voulais agressif
pour que tu te pétrifies en moi
tout entière je gigotais alors
pour apercevoir ton empreinte
tes ongles sur ma hanche
ton désir sur mon dos blanc

et nos demi-mots me convenaient,
proportionnels à la rage de ma morsure

j'ai décidé de te laisser partir
la confusion a effrité mon assurance
les étrangers ont gâché notre synchronisme, et maintenant
leur présence de smog fait s'affaïsser nos faux secrets
ils s'infiltrèrent, le venin envenime

j'ai décidé de te laisser du temps
ai terminé d'exiger ton jadis
tu es noir, amer, oui,
mais tu crées une dépendance
yeux frondeurs, je me tiens debout
frustrée, impuissante
mes petits poings d'enfant serrés
alors qu'en ta qualité d'insolent
tu fermes les yeux sur notre superbe un peu fébrile

vengeresse
je t'arracherai ton odeur
pour mieux m'enfuir, une contrée vierge
car je suis femme de pragmatisme caché
sous ma carapace douce-amère
je suis indigne fille de mes épaules d'endeuillée
sur lesquelles pèse
pèse
mon urgence de vivre à satiété
de vivre en méconnue
les yeux aveugles, cirés de khôl mais alertes, toujours

Le thé de six heures

Frédérique Landry

Une odeur de jasmin
La théière sur la table
Est vide

Tes doigts pianotent
Au rythme doux
Que suit le temps

Et tes idées
Ballotent autour
Une odeur de jasmin

La tasse est vide
Souriante journée
Le temps passe

